

XYZ. La revue de la nouvelle

Old Harry

Marie-Andrée Arsenault



Numéro 149, printemps 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M.-A. (2022). Old Harry. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 21–24.

Old Harry

Marie-Andrée Arsenault

Ses mains portaient les entailles profondes que font les filins au bout desquels se débattent les lourds poissons.

Ernest HEMINGWAY,

Le vieil homme et la mer

C'EST UNE JOURNÉE d'octobre plus froide que les autres, la dernière de notre séjour ici. Pendant que l'été indien réchauffe Montréal, nous roulons entre les eaux, défiant la fragilité du chemin de sable reliant les îles de la Madeleine. Derrière la vitre de la voiture, le ciel est d'un gris aussi profond que la mer, comme s'ils s'étaient fondus l'un dans l'autre après s'être débattus toute la nuit.

En route vers l'île de Grande-Entrée, je murmure encore une fois les noms que je reconnais sur la carte touristique trouvée à notre arrivée, des mots me rappelant ma famille, les étés de mon enfance. Je ne sais pas ce que nous cherchons. Une maison à aimer ou un bout de terre pour prendre racine. Peut-être une raison de rester. Bientôt, il nous faudra choisir un point d'ancrage ou regagner le large.

Depuis notre arrivée dans l'archipel, d'une butte à l'autre, perchés sur les falaises, aux abords des baies, nous pointons les maisons. Les bleues, les jaunes, les roses. Je dis *on serait bien* et tu souris, me montres d'autres portes, tant de fenêtres.

Devant nous, Old Harry se profile. Ce n'est pas un village au sens où nous l'entendons, plutôt un amas de devantures fatiguées par les saisons, une poignée de couleurs érodées par le vent, mais qui nous plaisent pourtant.

La faim nous tenaille. On annonce un seul restaurant, le Café de l'Est, un placard oublié sur le bord de la route. Je ne comprends pas ce qu'il fait là, entre Grosse-Île et Grande-Entrée. Ainsi posté à l'orée du village, il est trop loin pour que les habitants puissent s'y rendre à pied et trop retiré 21

pour attirer qui que ce soit à part quelques touristes égarés comme nous.

À l'entrée, un homme au fort accent nous accueille. Il semble surpris de nous voir débarquer. La porte se rabat derrière nous, malmenée par l'air du large. Nous sommes seuls. Dans un coin, une radio crachote des mots lointains, étrangers. Au-dessus d'elle, une carte du monde s'effrite, agrippée à son clou. J'y remarque le trait pâli entourant la Hongrie. Mon regard croise celui de notre hôte. Il sait que nous ne sommes pas plus d'ici que lui.

Partout, on nous demande *c'est votre première fois aux Îles?* Alors, je parle de mon arrière-grand-père, un Jos-Azade de Havre-aux-Maisons. Les visages s'étonnent quand je sors le papier, celui où mon père a aligné les noms de notre descendance *pour dire d'où tu viens*. Je me sens si fière d'appartenir à cette lignée, m'y accroche comme à une bouée. Mais, souvent, la mémoire se fatigue devant cette enfilade d'existences. Les têtes regardent ailleurs, mon papier se replie.

Nous commandons nos plats. Un volet mal fixé claque à l'extérieur de la cabane, nous rappelle la précarité de cet abri de fortune luttant contre les colères du temps. Au mur, des cerfs-volants ont été épinglés comme si on avait mis fin trop tôt à leur voyage. On dirait des papillons dont on aurait piqué les ailes pour les retenir dans un cadre contraire à leur nature. Je pense à cette île de béton qui nous attend au retour, à cette ville à laquelle je ne m'habituerai jamais. Installés au bord de la fenêtre, nous écoutons la carcasse du café craquer de l'intérieur. Nous nous laissons dériver avec elle. Comme Jonas dans sa baleine.

Plus tôt, sur le chemin des Buttes, nous avons retrouvé la maison blanche ayant appartenu à mon arrière-grand-père. Nous avons voulu l'immortaliser en passant, repartir avec un morceau de paysage. Comme sur les cartes postales aux allures belles et fières. Mais la peinture était défraîchie et le soleil au mauvais endroit. Il a fallu prendre la photo la

Au comptoir, l'homme verse sa chaudière dans deux énormes bols, les dépose, fumants, sur la table, avec un panier de pain encore chaud. Le temps d'un murmure, la fierté emplît son regard. Ce pain, c'est le sien. Il parle de sa traversée vers l'archipel avec sa machine à espresso sur le bateau. *La deuxième de toutes les Îles*. Il décrit l'art de fabriquer le pain, la difficulté que lui posent les baguettes à cause des bulles d'air qu'il faut laisser gonfler lentement à l'intérieur.

J'aimerais l'inviter à s'asseoir avec nous, mais quelque chose me retient. C'est qu'il est imposant, ainsi appuyé au dossier d'une chaise oscillante. Son regard bleu-gris nous emporte loin. De ses mains calleuses, il pointe l'est, puis l'ouest, ferme les yeux, tente de nous décrire les levers et les couchers de soleil qui nous ont attirés nous aussi. Je me demande quel est l'accueil réservé aux intrus qui cherchent à jeter l'ancre, n'ose pas poser la question.

Dans notre vie rêvée, nous passons l'été, l'automne, puis l'hiver et le printemps aux Îles. Je songe aux maisons illuminées pour les Fêtes, à tous ces mois à regarder le ciel glisser sur la mer. Et je respire mieux.

Lui ne supporte pas l'hiver des Îles. Trop long. Trop aride. Pendant la saison morte, il tient une boulangerie dans un village du Mexique envahi par les touristes. Là, les voyageurs réchauffés par le soleil emplissent son commerce et chassent, le temps de quelques rires, la solitude tapie à l'intérieur de lui.

Je baisse la tête. Dans un lieu ou dans l'autre, trouve-t-il seulement des semblables ou demeure-t-il toujours un étranger ? Qu'en serait-il de nous ici ? Peut-on faire d'une île notre pays si elle ne nous adopte pas elle aussi ?

Personne ne m'a encore parlé de ces insulaires qui demeurent isolés pour toujours sur l'île qu'ils ont choisie. De ces êtres sans nom qu'on oublie au détour d'un chemin. Quand j'étais petite, mon père me racontait plutôt que de nombreux habitants des Îles-de-la-Madeleine s'y étaient retrouvés à la suite de naufrages et qu'ils y avaient entamé une nouvelle vie grâce à l'hospitalité des Madelinots. C'est pourquoi je ne peux que me questionner devant cet homme

confiné dans cette ossature échouée sur le bord de la route. Je nous imagine heurtant le même écueil que lui et je ne sais plus s'il vaut mieux s'installer ou en rêver.

Hier encore, sur la plage de la Grande Échouerie, nous prenions des poses d'explorateurs sur des rochers toujours plus escarpés, glissions, nous accrochions. Nos vêtements s'agitaient dans l'air et le ciel avalait nos rires. Nous aurions pu nous envoler.

Le repas est terminé. Au fond de nos tasses, le café laisse un goût tenace sur la langue, le palais. De son côté, l'homme est toujours posté au même endroit, et je ne peux m'empêcher de constater qu'il semble plus libre que malheureux. S'y est-il enraciné jusqu'à se fondre dans le paysage ? Sous ses cheveux couleur sél, les traits de son visage semblent avoir été découpés au couteau, comme les formes sculptées par les vagues dans le roc stratifié des falaises. Il ne se formalise ni des plaintes poussées par la chaise sur laquelle il est appuyé ni des bourrasques qui menacent d'arracher le volet battant contre le mur. Son regard est serein, peut-être à force d'avoir vu tant de fois le soleil se noyer dans la mer.

C'est là qu'il nous apprend qu'on le surnomme « le vieux Harry ». À cause de la pancarte « Bienvenue à Old Harry » plantée devant son commerce. Alors il sourit et l'éclat de ses yeux envahit l'espace. C'est sans doute ce qui s'appelle *prendre pays*.

Il dit *merci d'être passés*, nous raccompagne jusqu'à la porte comme des amis après une longue veillée. La voiture roule sur le gravier. La poussière nous enveloppe alors qu'Old Harry disparaît dans le rétroviseur. Sur une corde accrochée entre sable et corniche, épingles et guenilles battent ce qu'il reste du jour.

Tandis que la voiture file vers l'horizon, j'ouvre la fenêtre, observe les dunes bordant la route. Leurs plantes se cambrent, si fragiles, sous les assauts du vent, mais résistent pourtant. Je pense au vieux Harry qui a trouvé la force de jeter l'ancre, respire l'air de ces îles où j'aurai le courage d'espérer, puis déplie le papier sur lequel m'attend patiem-